Louis BOUQUIN

AUTOBIOGRAPHIE

D'UN

AVEUGLE GÉOGRAPHE

ROCHEFORT

IMPRIMERIE COLBERT

RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 72

1910

M.C. MIGEL LIBRARY
AMERICAN PRINTING
HOUSE FOR THE BLIND

HV1967
B
cop 1

AUTOBIOGRAPHIE

D'UN

AVEUGLE GÉOGRAPHE

Depuis plusieurs années, chaque été, la presse de province relate avec éloges les faits et gestes d'un aveugle géographe qui excite la curiosité des baigneurs de Vichy et des habitants de diverses villes : Bourges, Moulins, Orléans, Tours, Bordeaux, etc. Les démonstrations géographiques qu'il fait à l'aide de grandes cartes construites par lui sur le sol (voir le *Valentin Haüy*, décembre 1892, page 146) attirent et retiennent un grand nombre d'auditeurs. Cet aveugle, nommé Louis BOUQUIN, a raconté lui-même son enfance, sa première éducation et sa *vocation* dans les pages qu'on va lire.

Certes, ce n'est pas à titre d'exemple que le *Valentin-Haüy* cite cette carrière quelque peu singulière, il est trop évident qu'on ne saurait engager les aveugles à suivre de telles voies, où, pour la plupart, ils ne trouveraient que d'amères déceptions et se livreraient à une véritable mendicité. Mais ce document est intéressant au point de vue psychologique, il montre bien ce qu'un enfant aveugle, intelligent, tenace et doué de beaucoup d'initiative peut arriver à faire.

Ménétrol-sur-Saulde (Cher) le 29 Janvier 1895.

Je suis né de parents pauvres, le 25 novembre 1868, et suis atteint de cécité depuis l'âge de quatre mois. Mes parents habitaient une petite maison de campagne ; ils me firent traiter pendant très longtemps par un médecin qui

habitait la commune de Clément-sur-Saulde, canton d'Arjan, mais toutes les pommades, toutes les eaux furent inutiles.

Au mois de novembre 1875, mes parents sont allés demeurer dans une maisonnette située à un ou deux kilomètres du petit bourg de la commune, ils l'ont quittée au mois de novembre dernier ; elle est à environ 100 mètres de la petite Saulde, au milieu d'une grande propriété appartenant à M. Déjoux. Dans cette maison je suis resté jusqu'à l'âge de douze ans, comme un pauvre diable, au milieu des bruyères et des sables de la Sologne.

En 1881, on m'envoya au catéchisme pour ma première communion. En septembre 1882, quelques personnes cherchèrent à s'occuper de moi ; mes parents, ne sachant à qui s'adresser pour me faire rentrer dans une institution d'aveugles, M. le Curé de la paroisse proposa de me faire entrer à l'Institution des Jeunes Aveugles de Paris. Comme il fallait une bourse du département, M. le Maire de la commune, qui était mal avec M. le Curé, fit opposition à la demande envoyée à la Préfecture, et les pièces furent renvoyées au Maire sans que rien me fût accordé. Au mois d'avril 1883, M. le Maire m'a obtenu une faible somme de 60 fr., je touche 15 fr. tous les trois mois. Au mois d'octobre suivant, M. le Maire dit à mes parents qu'il fallait m'envoyer à l'école primaire avec les enfants de la commune, que j'avais une bonne intelligence et que je pourrais apprendre beaucoup de choses en attendant les classes de récitation et de lecture. Il espérait, en s'en occupant seul, me faire entrer dans un établissement d'aveugles. J'entrai à l'école le 29 octobre ; dans les cinq premiers mois, il n'y avait pas de science qui m'attachât particulièrement, toutes me plaisaient également en les entendant réciter par les enfants, aussi bien l'histoire de France que la géographie et l'histoire naturelle. De ces

trois sciences, celle que j'avais la plus retenue, c'est la géographie, car je savais tous les départements de la France avec leurs chefs-lieux, quatre grands bassins des fleuves, leur ceinture et leurs affluents. Dans la cour de l'école, on avait monté un trapèze pour exercer les enfants au gymnase, sous lequel on avait creusé et mis de la sciure de bois, pour pour éviter que les enfants ne se fissent du mal en tombant. Dans cette sciure, je m'étais exercé à tracer une carte de France. Pour représenter l'Océan, j'y creusais des cavités ; dans cette sciure, je traçais les montagnes ; enfin je représentais les cours d'eau en traçant de petites cavités à y cacher le doigt, si bien qu'au bout d'un peu de temps l'instituteur avait fini par se reconnaître à peu près partout.

Le Conseil de revision s'étant réuni dans les premiers jours de juin 1884, au chef-lieu de canton, M. le Maire avait fait presser le Préfet du Cher de venir visiter la Mairie, dans l'intention d'obtenir une pompe à incendie ; M. le Maire et les Conseillers municipaux me présentèrent a M. le Préfet ; l'instituteur me fit tracer ma carte de France devant lui ; il m'adressa des félicitations et promit de s'occuper de moi, mais il ne s'en est jamais occupé.

J'avais alors commencé à apprendre l'histoire de France, c'étaient les enfants qui me l'apprenaient pendant les récréations. J'ai terminé ce cours au mois d'avril 1885 ; à partir de cette époque, j'ai commencé à me faire apprendre de la géographie, c'était un cours moyen que les enfants suivaient, je l'ai terminé au 20 août suivant ; j'avais bien moins de peine pour l'apprendre que pour l'histoire, car la géographie me convenait bien mieux. Depuis très longtemps, j'entendais parler des pays lointains, soit par des jeunes gens qui avaient fait leur congé de service militaire, soit par d'autres qui avaient un peu d'instruction.

L'art de a navigation mûrit dans mes pensées ; en certains endroits, j'avais barré l'eau avec une levée de terre, je creusais ensuite un petit canal qui avait 25 centimètres de largeur sur 10 à 15 de profondeur d'eau prenant la direction du sud-ouest pendant 1 mètre 50 centimètres, il faisait ensuite un coude en arc de cercle pour reprendre la direction du sud-est et revenir rejoindre le courant naturel, au débouché de ma rigole ; je couchais sur les deux rives un bâton qui était à fleur de l'eau. Il y avait, à environ cent mètres de la maison où habitaient mes parents, un fossé d'irrigation où coulait l eau de plusieurs marais situés au milieu des bruyères. Quand je n'allais pas à l'école, je prenais des boîtes en métal léger que je chargeais de petits objets ; de la main droite, je les mettais dans l'eau et le courant les emportait et les ramenait au barrage ; quand je les entendais toucher le bâton, je les rattrapais de la main gauche, c'était un grand plaisir pour moi, je les entendais se toucher les unes les autres, par l'activité du courant et par les petites pierres qu'elles touchaient : là, je pensais aux grands navigateurs et aux grandes découvertes de géographie. Pour y aller, de la maison de mon père, je connaissais très bien le chemin par cœur, en le tâtant des pieds et au moyen de mon organe de l'ouïe. Pendant la belle saison du printemps, en me promenant dans ce chemin, j'entendais le gai chant des oiseaux, le bruit du courant de la rivière, je respirais le parfum des feuilles, des fleurs et des plantes.

Ce n'est qu'au printemps de 1887 que je commençais à tracer mes cartes ; je restais à conjecturer avec quoi je pouvais imaginer les matériaux ; j'ai songé à faire les mers avec des nilles à couvrir les toitures des bâtiments, les montagnes avec des pierres, les fleuves avec des balayettes de bois, les villes de l'intérieur des pays avec des petites pierres minces de la grandeur d'une pièce de 5 francs, les villes de com-

merce avec de petits morceaux de briques à bâtir ; pour les villes capitales des contrées, je plantais des fiches en bois de 40 à 50 centimètres de haut ; j'y mettais des papiers de diverses couleurs en place de drapeaux ; pour les colonies, je mettais de petits bois de 25 à 30 centimètres. Mais ce n'est pas la première année que j'ai pu faire mon travail complet, car je ne connaissais pas assez la géographie.

Pendant les trois hivers suivants, j'allai de nouveau à l'école ; j'y trouvais toujours de nouveaux renseignements, et, au printemps, je traçais de nouvelles cartes. Ce n'est qu'au mois de mai 1891 que j'ai débuté ; tous les ans, il y a le 27 mai, au chef-lieu du canton, un comice agricole. Des gens de chez moi m'avaient conseillé de demander à y aller ; j'en parlais à l'instituteur, il me dit qu'il connaissait sérieusement et amicalement M. le président du comice ; il lui écrivit et et celui-ci répondit que mon travail n'avait pas de rapport avec l'agriculture, mais qu'à cause de ma situation, il ferait son possible pour me donner quelque petite chose. Pour transporter mes matériaux, j'étais bien en peine.

Il y avait, dans un château d'une commune voisine du bourg, un M. Pradel, romancier, venu de Paris depuis 1888. Il avait fait connaissance avec moi un jour qu'il était venu se promener et pêcher dans la rivière tout près de chez mes parents. Il avait avec lui M le curé de ma paroisse qui lui parla de mes travaux géographiques. Il m'engagea à aller un jour lui faire une visite à son château et m'assura qu'on me ferait bon accueil ; je m'y fis conduire le dimanche suivant et on fut très content ; il y avait aussi plusieurs autres messieurs de Paris, qui travaillaient comme lui aux romans, entr'autres un nommé M. Montjoyeux et un M. de Rodais. Tous ces bons personnages avaient pour moi beaucoup de sympathie ; ils me procurèrent des papiers de diverses couleurs pour l'organisation de mon planisphère. J'y allais de

temps à autre ; ils me firent cadeau d'un volume d'histoire de France en 23 livraisons.

Quand il s'est agi de transporter mes matériaux au chef-lieu de canton, je suis allé leur demander de me faire conduire en payant. Ils m'ont donné un de leurs domestiques, avec un cheval et un tombereau, mais ils n'ont pas voulu que je les paie. Le jury du comice m'a donné une prime de 25 francs et j'ai reçu quelques petites choses des gens de la localité. Je n'avais pas encore songé à aller dans les villes un peu éloignées, mais tous les ans, le samedi d'avant la semaine du 24 juin, il y a une loue de domestiques, c'est le jour du marché et il y a beaucoup de monde; j'ai songé que j'y pourrais faire quelques petites choses, j'ai demandé à M. le Maire de la ville la permission de m'installer dans une promenade et j'ai eu du monde en foule toute la journée. J'ai fait une recette de 20 fr., mais c'étaient, en grande partie, des gens de la campagne n'ayant pas beaucoup d'intelligence; dans une autre ville, j'aurais fait une plus grosse recette. Il y avait, ce jour-là, à côté de moi, des gens qui faisaient des exercices de gymnastique et qui étaient très intelligents ; ils me dirent que si j'allais à Bourges pendant les foires de Jacques-Cœur j'aurais beaucoup de succès. Je ne savais comment faire pour y aller tout seul. Le lendemain, quand j'ai été de retour, j'en ai parlé à M. l'Instituteur, il m'a dit qu'il connaissait amicalement M. le Maire de Bourges ; il lui a écrit et le Maire a répondu que je pouvais m'y rendre et qu'on mettrait un emplacement à ma disposition. Pour m'accompagner, je n'avais que mon frère, qui voyage aujourd'hui avec moi ; il est atteint de paralysie depuis 1882, à la suite d'une grande maladie, mais à cette époque, il ne voulut pas venir avec moi.

Beaucoup de gens parlaient à tort et à travers ; ils disaient mes parents que s'ils me laissaient aller dans les villes, on

me ferait toutes sortes d'escroqueries : la région du Berry de la Sologne est arriérée ; malgré tout cela, je me suis décidé à partir seul. Mais il y avait à Bourges des gens qui tenaient l'hôtel *Saint-Joseph*, près du marché couvert ; ils étaient d'une commune située à 26 kilomètres de chez moi, ils étaient très bien avec mes parents, je suis allé loger chez eux ; tous les jours ils me faisaient conduire à mes travaux par un de leurs domestiques ; j'y suis resté depuis le 8 juillet jusqu'au 2 août et pendant ce temps j'avais réalisé quelque bénéfice, tous mes frais payés. Je suis retourné à Bourges, pour un concours de musique, qui avait lieu le 15 et le 16 août. M. le Maire m'a donné la permission de reconstruire mon travail ; dans ces deux jours, ma recette a été bonne et mes dépenses étaient peu élevées.

Après un séjour à Vierzon, du 11 septembre au 5 novembre, je suis rentré chez moi avec quelques francs de bénéfice, tous mes frais payés. Au mois de mai 1892, je suis allé à Tours, où l'on m'a donné une très belle place ; j'avais du monde en foule presque toute la journée. Cette fois, j'avais mon frère avec moi, car il avait vu que l'année précédente j'avais fait quelques petits bénéfices

Louis BOUQUIN.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHEFORT

(Extrait du procès-verbal de la séance du lundi 21 octobre 1901

. . . . . .

C'est alors que M. Charron a présenté à l'assistance l'aveugle Louis Bouquin, ce géographe extraordinaire qui,

doué d'une mémoire peu commune, a pu répondre à toutes les questions qui lui ont été posées, avec une sûreté, une précision de faits, de dates et de chiffres véritablement stupéfiante.

Louis Bouquin a décrit le cours de la Loire, depuis sa source jusqu'à son embouchure, sans omettre un nom de quelque importance, ni un fait historique. Répondant à une autre question, il a raconté, et d'une manière très humoristique, d'un esprit très français, l'exploration Congo-Nil du commandant Marchand. Troisième question, traitée aussi d'une façon très précise : les ports de l'Angleterre sur la mer du Nord et la Manche. Ce géographe extraordinaire, qui est en même temps est un très brave homme, a été chaleureusement applaudi ; et l'assistance n'a pas perdu de vue que Louis Bouquin est infirme, et que son talent est son seul moyen d'existence.

. . . . . .

Rochefort. — Imprimerie Colbert, 72, rue de la République.

Photomount
Pamphlet
Binder
Gaylord Bros. Inc.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN 21, 1908